

# Journal des Voyages

ET DES AVENTURES DE TERRE ET DE MER

N° 338. — Prix : 15 centimes. — JOURNAL HEBDOMADAIRE — Bureaux : 7, rue du Croissant.

Abonnements. — PARIS, 8 fr. — DÉPARTEMENTS, 10 fr. — ÉTRANGER, 12 fr. — Dimanche 30 Décembre 1883.

TEXTE. — Les mines d'or de la Guyane, voyage d'exploration de M. Guigues. — Le Coq Rouge, aventures de deux petites Parisiennes en Russie (suite). — Les drames de l'Afrique australe (suite). — L'ancienne marine et les navires cuirassés (suite). — Les Robinsons marseillais (suite) : Les étables et le poulailler, quel jour? Bagassé l'insecte. — Voyages et découvertes dans les régions polaires (suite). — Chronique des voyages et de la géographie.

ILLUSTRATIONS. — Les mines d'or de la Guyane : Plusieurs fois les naturels ont tenté, la nuit, de dérober le précieux métal. — Les drames de l'Afrique australe : Alexandre, plus maître de lui, d'chiffra; — Le chariot de Klaas flottant sur le fleuve. — La Victory pressée contre le Redoutable en feu; — Combat entre le Merrimac et le Monitor; — La Victory. — Les Robinsons marseillais : Un chat n'est pas un insecte.



LES MINES D'OR DE LA GUYANE. — Plusieurs fois les naturels ont tenté, la nuit, de dérober le précieux métal. (P. 402, c. 3.)

## ACTUALITÉ GÉOGRAPHIQUE

## LES MINES D'OR DE LA GUYANE

VOYAGE D'EXPLORATION  
DE M. GUIGUES, INGÉNIEUR FRANÇAIS

Dans un groupe nouvellement formé à Paris, qui tient ses réunions tous les vendredis soir, chez Véfour, au Palais-Royal, et qui a pour but de mettre en lumière les ressources de nos colonies, M. Guigues, ingénieur explorateur, a fait récemment une communication des plus intéressantes sur les richesses aurifères de la Guyane française.

Plusieurs raisons nous ont poussé à reproduire ce document au moins dans ses parties essentielles.

1° Il démontre combien exactes sont les descriptions données sur ce pays par notre collaborateur Louis Bousenard, dans son beau livre, publié ici-même et qui a pour titre *les Robinsons de la Guyane*.

2° C'est pour nous une occasion de faire connaître à nos lecteurs l'existence du nouveau groupe qui a pour président d'honneur M. Jean Dupuis, l'explorateur du Tonkin, pour président effectif, M. Franconie, député de la Guyane, et pour secrétaire général, M. Hamelin, rédacteur en chef de la *France Maritime*.

3° Nous sommes en même temps heureux de signaler les richesses énormes qui attendent, dans ce pays, les jeunes gens que l'esprit d'aventures pousse à la recherche d'une situation sociale dans les contrées lointaines.

Disons enfin que la Guyane a pour nouveau gouverneur, M. Chessé, l'homme intelligent, l'administrateur habile, le patriote dévoué auquel nous devons l'annexion à la France de l'île de Taïti et des îles Gambier.

Voici, à peu de choses près, la communication faite par M. Guigues au groupe sus-mentionné dont celui qui signe ces lignes à l'honneur d'être le secrétaire :

« Malgré les opinions généralement adoptées, sans examen, au sujet de notre colonie de l'Amérique du Sud, il n'en est pas moins vrai que la Guyane française est un pays riche sous tous les rapports, car indépendamment de la fertilité de son sol, de ses immenses forêts, des quartz qu'on y rencontre en abondance, et qui indiquent les riches minéraux qu'ils renferment, personne n'ignore aujourd'hui la découverte, faite déjà depuis plusieurs années, de terrains aurifères d'une richesse incomparable.

« Dans un avenir prochain, outre l'art métallurgique, qui n'y existe pas encore,

l'industrie minière, pour ainsi dire nulle maintenant, y prendra incontestablement un grand développement et pourra, sinon dépasser, au moins rivaliser avantageusement avec les plus importantes du Nouveau-Monde, et si, jusqu'à ce jour, les exploitations minéralogiques s'y font peu, il faut en attribuer la cause d'abord à l'éloignement des terrains aurifères de la métropole, à notre indifférence pour les pays d'outre-mer, et peut-être aussi à l'existence de l'administration pénitentiaire que notre gouvernement y a établie, mais qui doit disparaître bientôt définitivement, en raison du vœu unanime du conseil général de la colonie... »

La population de la Guyane française, peu nombreuse, généralement circonscrite sur le littoral de la mer, s'y adonne à un commerce qui ne peut être que restreint et localisé, en raison du manque de communications avec l'intérieur de la colonie, qui est peu connu du reste et habité dans l'ouest par différentes castes indiennes, les *Galibis*, les *Emerillons*, les *Roucouyènes* et les *Oyampis*, vivant de chasse et de pêche.

Sur les côtes est, cette dernière industrie occupe en général l'émigration chinoise.

A part une ou deux compagnies d'exploitation aurifère qui réalisent de grands bénéfices et qui semblent vouloir cacher leur existence, il n'y existe que quelques associations insignifiantes, presque toujours dépourvues de fonds suffisants et qui sont la plupart du temps forcées de renoncer à leurs entreprises au bout de quelques mois.

Les compagnies qui exploitent des terrains aurifères à Cayenne y emploient les moyens d'extraction les plus simples et les moins coûteux. Elles ne recherchent point les filons, contrairement à ce qui a lieu dans l'Amérique septentrionale, où les terrains sont moins riches. Là, il faut nécessairement rechercher ces filons en exécutant des travaux souvent infructueux, mais toujours dispendieux ; dès le début, ils exigent la fouille de puits perpendiculaires ou obliques, afin d'ouvrir des galeries souterraines auxquelles ils servent d'entrées ou de ventilateurs. On extrait ensuite le quartz qu'on transporte à l'orifice de la mine dans des marteaux pilons dits *batteries*.

Il est brisé, réduit en poudre et entraîné dans des récipients à mercure où l'or s'amalgame à son passage, pendant que le sable, débarrassé du métal précieux, est entraîné au dehors.

Le métal ainsi recueilli est ensuite fondu et mis en lingots.

En raison de la richesse des gisements de la Guyane française, qui se trouvent à peu de profondeur du sol, il n'est pas

besoin de rechercher les filons ; l'extraction se fait à ciel ouvert, simplement et économiquement. Les procédés employés sont peu onéreux et n'exigent qu'un matériel pour ainsi dire insignifiant.

M. Guigues a parcouru pendant cinq ans l'intérieur de l'Amérique du Sud, principalement la Guyane vénézuélienne ou État de Bolivar, ainsi que les Guyanes anglaise, hollandaise et française, dans le but d'y faire des recherches minéralogiques aurifères. Il a successivement visité, au début de ses excursions, tous les centres importants d'exploitations minières qui se trouvent dans les régions du Carratal, de Cicapra, Pastora, etc., et principalement la mine d'or du Callao, dans le but de se rendre compte et d'étudier les différents travaux qui s'y exécutent, avant de commencer des recherches pour son propre compte.

Ces longs et pénibles voyages ont été semés d'épisodes plus ou moins dramatiques sur lesquels la modestie de l'explorateur l'ont empêché d'insister. Plusieurs fois les naturels ont tenté, la nuit, de dérober le précieux métal. Leurs attaques, repoussées par la supériorité des armes, n'étaient pas rares. Il fallait, pendant les trajets effectués sur les immenses cours d'eau, se garer de la férocité des caïmans qui, dans certaines régions, pullulaient comme dans nos étangs les grenouilles. Un jour, un malheureux nègre occupé à la barre d'une des barques, fut saisi par le milieu du corps et littéralement coupé en deux. Le monstre disparut dans les profondeurs de l'eau en emportant sa proie sanglante.

M. Guigues se rendit, pour commencer les recherches minéralogiques, dans les régions inexploitées et peu connues du sud de l'État de Bolivar, qu'il explora en suivant autant que possible la direction du sud-est, il se trouvait ainsi non loin de la Guyane anglaise et espérait pouvoir l'atteindre.

Ayant rencontré des difficultés insurmontables, les résultats peu satisfaisants de ses recherches, lui firent changer le théâtre de ses explorations, il se transporta plus au sud.

Après être parti de Trinidad, il remonta l'Orénoque jusqu'à Angostura ou Bolivar, traversa la Guyane vénézuélienne dans toute son étendue en passant par Monte-Christo, Saint-Bonaventure, Upaty, Guasipaly, Goury, Cicapra, Pastora, Callao, Carratal, Thoumerem, Cura, jusqu'à la rivière Purini.

Dans l'hypothèse que les filons, principalement les gisements aurifères des régions sud déjà exploitées de la Guyane vénézuélienne, pouvaient sinon se relier entre eux, y avoir au moins une suite plus

ou moins interrompue, mais toujours parallèle aux montagnes qui continuent à se prolonger dans la direction sud-est du Brésil, le savant ingénieur prit la détermination de poursuivre ses investigations plus au sud-est. Il revint sur ses pas pour regagner Bolivar, atteindre Trinidad, Demerary, Surinam et pénétrer dans l'intérieur de la Guyane française. Trois explorateurs, dont deux Américains, morts depuis, l'un dans l'intérieur de Surinam, l'autre à Port-d'Espagne, l'accompagnaient pour les mêmes recherches et le même but.

Ils pénétrèrent dans l'intérieur de la Guyane hollandaise en remontant la rivière de Surinam dans toute sa longueur; et jusqu'aux *Montagnes des Sources*, en traversant le pays des Youcas, des Ayaracoules, des Trios, où se dirigeant plus à l'est, ils atteignirent les régions habitées par les *Roucouyènes*, peuplades indiennes, sur lesquelles le regretté docteur Crevaux nous a donné de sérieux renseignements et qui occupent le versant nord des grandes montagnes Tumuc-Humac. Cette chaîne forme la limite entre le Brésil, la Guyane française et la Guyane hollandaise.

Les voyageurs se trouvaient alors dans les régions peu distantes de la ligne droite que M. Guigues avait établie tout d'abord, en prenant pour parallèle les montagnes de Thoumerem, et qu'il devait suivre en premier lieu au fur et à mesure de ses premières recherches, de manière à pouvoir atteindre et traverser la Guyane anglaise d'abord, la hollandaise ensuite et enfin arriver, toujours par terre, dans l'intérieur de la Guyane française.

A la suite de travaux généralement exécutés à la battée, principalement dans les rivières desséchées en partie par la saison dans laquelle on se trouvait alors, ainsi que dans des terrains bas et marécageux pour la plupart, les explorateurs constatèrent une étendue de terrains peu boisés, complètement différents les uns des autres, mais renfermant beaucoup de quartz, de nombreux gisements aurifères. Ces faits leur furent démontrés, non seulement par les résultats de leurs expériences journalières à la battée, mais aussi par le rendement des quartz, après plusieurs essais de pilonnage et d'amalgamation.

Après chaque opération de fonte, les matières amalgamées provenant, soit des essais de pilonnage de quartz, soit du lavage, ils recueillirent, après l'évaporation complète du mercure, de la poudre d'or d'une certaine grosseur, dont les grains se distinguaient, particulièrement et à première vue, de celui qui provient des terrains aurifères ou des mines du Vénézuéla, par leur nuance beaucoup plus

claire, plus jaune, par conséquent ayant plus de valeur intrinsèque. Ils recueillirent également dans les mêmes terrains de l'or de grès, dont les pépites étaient, par leur nuance et leur couleur, parfaitement identiques à l'or en poudre.

Ces terrains sont situés entre la rivière de l'*Aroua* et la *Rivière Rouge*; au nord, ils sont bornés par la jonction des deux rivières et la rivière Rouge; à l'est, par cette dernière rivière et les montagnes qui la bordent; à l'ouest par l'*Aroua* et les forêts vierges qui se trouvent sur sa rive gauche; au sud, ces terrains s'avancent sans doute à une grande distance; il ne fut pas possible aux voyageurs d'en vérifier toute l'étendue.

La grande quantité d'*iguanes* qu'on rencontre dans cette partie de la Guyane française fit que les explorateurs donnèrent ce nom aux terrains aurifères qu'ils avaient découverts.

Leur distance du chef-lieu de la colonie est de 150 lieues environ, à vol d'oiseau, et 350 lieues divisées comme suit:

De l'*Iguane* pour arriver à l'embouchure de l'*Ouaqui*, 61 lieues; de l'embouchure de l'*Ouaqui* à la rivière Maroni, 40 lieues; parcours de la rivière Maroni jusqu'à l'Océan, 180 lieues; de l'embouchure du Maroni à Cayenne, 100 lieues.

Il fut impossible aux membres de l'expédition de déterminer exactement la longueur de ces gisements, mais leur existence était suffisamment prouvée par les extractions journalières. Il ne peut être douteux qu'ils sont exploitables avec un avantage productif certain, dès le début des extractions, malgré leur éloignement du littoral et la difficulté d'arriver au point où ils se trouvent.

Il est possible que ces gisements soient la continuation plus ou moins directe ou plus ou moins interrompue de ceux du sud de l'État de Bolivar, déjà exploités. Mais il y a en leur faveur cette différence avantageuse qu'ils sont plus riches, au fur et à mesure qu'ils s'avancent vers le midi. Il est possible qu'ils s'étendent dans cette direction de manière à rencontrer les gisements de l'intérieur du Brésil, où de riches mines d'or sont en ce moment en pleine exploitation.

Les voyageurs se trouvaient dans l'impossibilité, sur les terrains de l'*Iguane*, de poursuivre leurs recherches; ils manquaient de tout depuis longtemps et ne vivaient que du produit de leurs chasses et de leurs pêches; leur outillage était tout à fait nul et insignifiant; le mercure leur faisait complètement défaut: d'un commun accord, ils prirent la résolution de regagner le littoral par le chemin qu'ils avaient déjà suivi jusqu'alors, c'est-à-dire en redescendant la rivière de Surinam jusqu'à Paramaribo.

Dans ce voyage MM. Wulliam et James, qui accompagnaient M. Guigues, ainsi que M. Paul Quartier, sujet suisse, tombèrent tous trois gravement malades par suite d'anémie. M. Wulliam mourut huit jours avant l'arrivée de la petite troupe à Hugnesburg (Guyane hollandaise).

Pendant les trois mois que durèrent les travaux journaliers des quatre prospecteurs sur les terrains de l'*Iguane*, travaux qui duraient en moyenne quatre heures par jour, ils obtinrent, en matières d'or, poudre, pépites ou or de grès, une somme nette de 1623 gourdes 1/2 espagnoles, soit 8,766 fr. 90 c. en argent français. Cet or fut vendu à Port-of-Spain (Trinidad), par M. Quartier.

Le rendement moyen journalier de leurs extractions pendant cette période de trois mois, en travaillant, à trois, quatre heures par jour seulement, était donc de 98 fr. 32 par jour, soit 8 fr. 41 par heure et par homme.

Ce rendement est considérable; car il ne faut pas oublier que les moyens de travail de ces chercheurs d'or étaient insuffisants, leur outillage nul, et que, pendant le dernier mois, le mercure leur fit complètement défaut. Cependant, et malgré l'insuffisance de ce travail journalier, il est facile, sans s'écarter de la vérité, de se rendre exactement compte et même de formuler d'avance les bénéfices annuels que réalisera la société qui exploitera ces terrains et la somme de dividende probable, en prenant pour base le rendement déjà obtenu, déduction faite des frais généraux occasionnés par l'exploitation (environ 180,000 francs).

Cette compagnie, organisée dans les conditions établies par M. Guigues, obtiendrait dès la première année, un bénéfice net de 778,560 fr. et pourrait donner à ses actionnaires, en dehors des 6 % constituant l'intérêt de l'argent versé, un dividende de plus de 49 %.

Nous arrêtons là l'analyse de la communication faite au groupe colonial par M. Guigues et nous nous contenterons d'appeler l'attention de nos lecteurs sur les fortunes qu'est appelé à réaliser l'esprit d'aventure qui semble aujourd'hui surgir à la fois dans toutes les parties de la France.

Jules Gros.

Une œuvre attachante, pleine d'intérêt c'est

LA NOUVELLE HISTOIRE

**DES VOYAGES**

par R. CORTAMBERT.

Demander les livraisons, illustrées de magnifiques gravures, chez tous les libraires et dépositaires du *Journal des Voyages*.

## LE COQ ROUGE

AVENTURES  
DE DEUX PETITES PARISIENNES  
EN RUSSIE<sup>1</sup>

### XI

Nous avons vu M<sup>me</sup> Zaleska prête à partir pour Dünabourg accompagnée par

cet ami qu'elle s'était fait en chemin de fer; « ce bon bourgeois, » qui dans sa conversation avec le maître de police de la gare de Wirballen s'est révélé à nous comme un vulgaire suppôt de Thémis.

Vulgaire, Philarète Kastorinoff l'avait été jusque-là; mais il allait s'illustrer par la façon dont il entendait exécuter les dernières volontés de son frère Yossip.

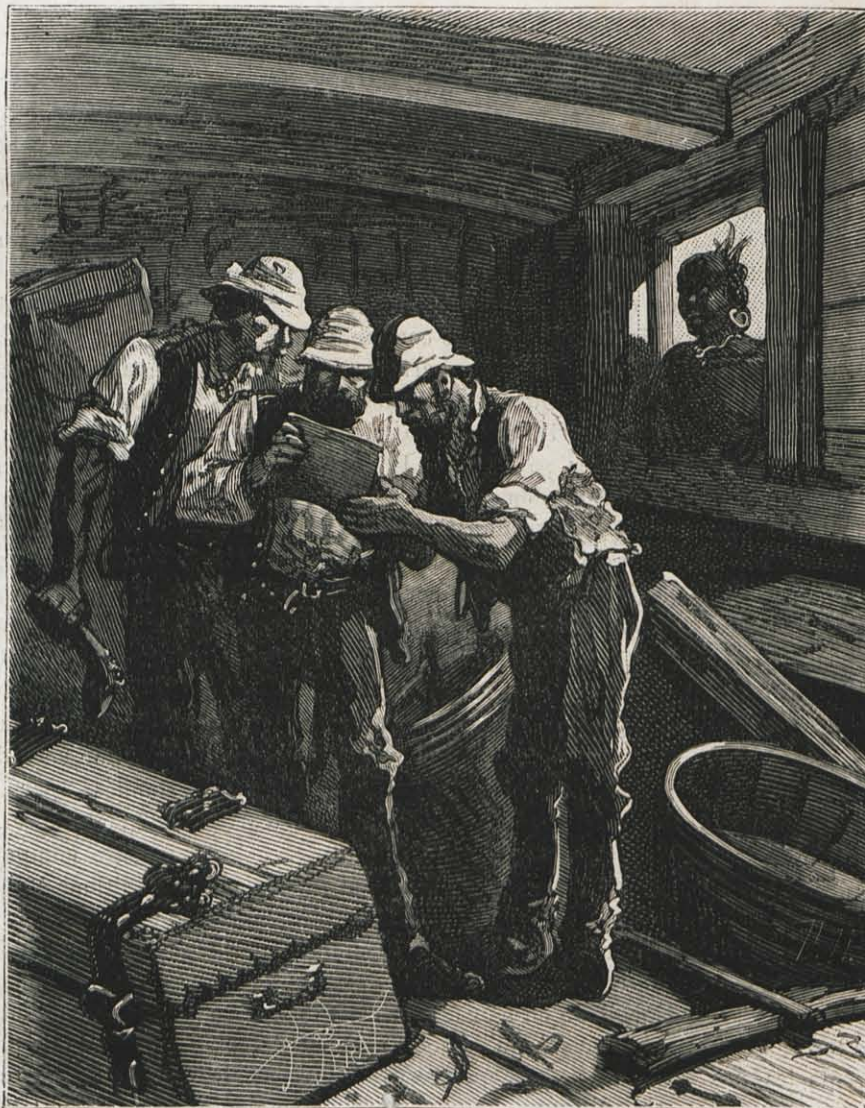
— Je vous disais donc, chère madame, reprit-il en aidant M<sup>me</sup> Zaleska à monter en wagon, que l'homme propose et...

— Auriez-vous l'obligeance, monsieur, dit précipitamment la voyageuse, de réclamer mon billet?... je l'ai laissé entre les mains de ces messieurs; j'étais si troublée.

— Comment donc, madame! je suis tout à vos ordres.

L'empressé Kastorinoff se dirigea en toute hâte vers les bureaux de la gare et rapporta le billet.

— Je vous le garde, dit-il à M<sup>me</sup> Zaleska, il sera plus en sûreté dans ma poche...



LES DRAMES DE L'AFRIQUE AUSTRALE. — Alexandre, plus maître de lui, déchiffra... (Page 410, col. 2.)

Il mit le petit morceau de carton bleu dans son porte-monnaie, en se disant qu'il tenait déjà « quelque chose ».

La Polonaise, craignant de froisser l'obséquieux personnage, n'osa pas réclamer son billet.

Le train roulait déjà vers Dünabourg.

De sa place, la pauvre mère cherchait des yeux ses enfants pour leur envoyer un dernier adieu; mais elle ne réussit pas à les voir.

Deux heures plus tard, le train entra en gare de Kowno; à Wilna où il y a un

arrêt de vingt-cinq minutes, Kastorinoff dut exhiber son billet — une sorte de laisser-passer — et montrer aussi le billet de M<sup>me</sup> Zaleska. Même formalité à Kalkuhnen — la dernière station avant Dünabourg : cette fois, l'obligeant Kastorinoff ne put retrouver le billet de la dame. Il l'avait pourtant replacé, affirmait-il, dans son porte-monnaie!

Il mit sous le nez des agents son laisser-passer de policier, et ceux-ci comprirent qu'il y avait dans cette perte du billet de la voyageuse quelque manœuvre occulte de la part de l'agent<sup>1</sup>. Ils parurent se gendarmer et déclarèrent à la dame qu'elle

n'irait pas plus loin; ils devaient en référer à leur supérieur.

— Nous ne voulons pas que vous manquiez d'obéissance, repartit Kastorinoff; je respecte trop la hiérarchie pour...

— Mais vous pouvez poursuivre votre voyage, lui dit un des agents; madame seule est en défaut.

— Où va madame, je vais, dit le bon bourgeois résolument. Ce qui arrive, c'est par ma faute; à moi de réparer le mal...

— En ce cas, dépêchez, dit l'employé.

Le Russe offrit galamment sa main à la désolée M<sup>me</sup> Zaleska pour descendre de voiture.

1. Voir les nos 328 à 337.

— Y a-t-il des bagages? demandèrent les facteurs.

La voyageuse fit un signe de tête négatif; elle n'emportait avec elle qu'un sac de nuit, croyant que ce voyage à Dünabourg serait si vite accompli! Hélas! la pauvre femme ne savait pas qu'elle était à la discrétion d'un homme qui pouvait lui faire d'autant plus de mal qu'il se posait auprès d'elle en protecteur, en ami.

— Souffrez, belle dame, dit Kastorinoff que je porte votre sac.

Il s'empara du sac de la voyageuse comme il s'était emparé de son billet. Il fouillait dans toutes ses poches avec animation.

— Ah! si je pouvais le retrouver, ce maudit carré de carton! il serait encore temps.

Le signal du départ était donné. Un coup de sifflet coupa l'air et le train se remit en marche.

— Il faut que je le trouve!... Et justement le voilà! le voilà! Dans le gousset

de mon gilet... — Arrêtez! Arrêtez! se mit-il à crier en courant sur le quai et en agitant le sac de voyage de M<sup>me</sup> Zaleska.

Il fit mine de s'attacher au dernier wagon, mais il dut vite lâcher prise.

Le garde-frein, du haut de sa guérite, rit au nez de ce bonhomme qui agissait comme s'il voyait un chemin de fer pour la première fois de sa vie.

Il était six heures du soir. Le train, visible encore à ses lanternes allumées, disparut bientôt dans l'obscurité.



LES DRAMES DE L'AFRIQUE AUSTRALE. — Le chariot de Klaas flottant sur le fleuve.

Le policier revint vers la Polonaise.

— J'étais si sûr de n'avoir pas perdu ce billet! dit-il d'un air triomphant.

— Vous pourrez prendre le train suivant, dit un employé.

— Certainement que nous le prendrons! répliqua Kastorinoff; en doutez-vous? A quelle heure, s'il vous plaît?

— Le train poste, à 2 heures 47.

— Cette nuit alors?

— Comme c'est amusant! fit M<sup>me</sup> Zaleska. Et on arrive à Dünabourg?

— A 3 heures 58.

— Encore au milieu de la nuit!

— Souffrez, belle dame, dit Kastorinoff,

que pour réparer mon étourderie dans la mesure du possible, je vous conduise au seul restaurant de la ville qui mérite ce nom, grâce à son cuisinier dont j'ai eu occasion d'apprécier les mérites...

— Oh! monsieur, répondit la Polonaise, dans ma situation et avec le chagrin d'avoir laissé mes filles à la frontière...

— C'est égal; allons toujours chez Milovidine: les autres sont des empoisonneurs.

Ils sortirent de la gare.

— Qu'elles sont charmantes, vos demoiselles! reprit le policier. Vous avez bien du mérite, madame!... et vous êtes

bien heureuse de posséder... Ainsi, vous n'êtes pas sûre d'être veuve?

— Sûre, non, j'ai dû l'avouer pour répondre aux questions qu'on m'a faites à Wirballen; mais tout me le dit. Si vous saviez comme on fusillait les étrangers pris les armes à la main après l'écrasement de la Commune...

— Les pauvres gens! fit le policier d'un ton hypocrite.

— Surtout les Polonais et les Italiens. Mon mari avait eu le tort de se mêler un peu trop...

— Évidemment, il se mêlait de choses qui ne le regardaient pas. C'est bien Za-

leska votre nom, madame? Zaleski... Zaleski : c'est un nom assez commun dans les provinces polonaises.

Ils étaient arrivés au restaurant. Ils choisirent une table et Philarète Kastorinoff alla faire un tour à la cuisine. On servit.

— Vous connaissez des gens portant mon nom? demanda la Polonaise lorsque son compagnon de voyage revint s'asseoir vis-à-vis d'elle, et qu'il eut donné un premier coup de fourchette.

— J'en connais un, répondit-il sans en perdre une bouchée, dont la parenté avec vous, si elle était établie, n'aurait rien d'avantageux. Je le connais, moi, mais tout le monde ne le connaît pas sous son véritable nom; il se cache...

— Et où cela?

— Vous m'en demandez peut-être beaucoup, belle dame! Sachez que je suis la discrétion même.

— C'est donc un homme compromis?

— Très compromis... surtout après le drame sanglant de Saint-Petersbourg, le redoublement de surveillance, de sévérité dans la répression. Ce Zaleski se perdra!

— Vous le connaissez personnellement?

— Je vous dit que je suis son ami. Et il n'en a pas de plus dévoué dans tout Wilna.

— C'est donc... à Wilna qu'il est caché?

— L'ai-je dit? c'est alors bien involontairement. Vous n'avez rien entendu, madame!

— Je n'ai rien entendu, qu'il en soit ainsi. Vous ne trouverez pas surprenant, monsieur, que je m'intéresse à tous ceux qui, de près ou de loin, peuvent appartenir à la famille de mon regretté Michel...

— Michel? interrompit le policier. Le *mien* s'appelle aussi Michel. Il y a de ces hasards! Vous voilà compromise, belle dame; mais je répons de votre sûreté.

Tout marchait au gré du policier. Il allait pouvoir utiliser au profit de la haine de son frère tous ses souvenirs d'autrefois.

— Vous voilà soucieuse, chère madame. Voyons, que je vous tire de vos craintes. Le Michel Zaleski dont je vous parle peut avoir de quarante-huit à cinquante ans.

— Mon mari aurait cet âge.

— Parfaitement; Michel m'a dit comment il s'est marié, il y a une vingtaine d'années, à Braslaw : c'est une petite ville située près de Dünabourg...

— Je sais, je sais, dit la Polonaise qui écoutait avidement.

— Avec une jeune fille de son pays que des intérêts de famille avaient attirée dans cette ville, un an ou deux après qu'il était venu lui-même comme régisseur, je crois, d'une forêt en exploitation. Il m'a même souvent parlé de la

jalousie et de la colère d'un jeune homme de Braslaw, furieux d'être évincé par la belle, bien qu'il fût un parti avantageux...

— Kastorinoff?

— Peut-être bien... Pourquoi dites-vous ce nom-là plutôt qu'un autre? J'ai retenu le nom de baptême : Yossip.

— Ah! c'est mon Michel! Il est vivant, monsieur!

— Vivant! Tenez! vous me faites de la peine... quel coup!

Et Kastorinoff remit sur son assiette un énorme morceau de fricandeau qu'il allait porter à sa bouche.

— Pourquoi monsieur? dit la Polonaise, qui mangeait à peine.

— Je ne sais... Une aimable veuve, de charmants enfants... Je commençais à caresser une idée... Je ne veux pas mourir vieux garçon.

— Vous voulez plaisanter, monsieur, mais vous prenez bien mal votre temps. Je vous dis que c'est mon mari qui est à Wilna.

— Eh bien, alors, madame, si cela est, ce n'est pas le moment de plaisanter. Michel Zaleski est compromis, il se cache sous un faux nom, il est poursuivi et vous devez agir avec une circonspection extrême. Le ciel vous le rend, il est vrai...

— Oh! monsieur, quel bonheur si cela se pouvait!

— Mais peut-être pour vous causer des embarras et des soucis. Enfin, madame, il vous a quittée... volontairement. Vous êtes veuve par son abandon et non par sa mort...

— Je le connais : il doit y avoir à cela des raisons avouables. Michel est un noble caractère...

— Je vous l'accorde puisque j'en ai fait mon ami... Mais quelle mauvaise tête!

— Je le ramènerai à d'autres idées, à d'autres sentiments, à ses enfants et à moi. Dites-moi vite sous quel nom...

— Ah! pour cela c'est impossible : lui seul peut me délier de ma promesse de garder ce nom secret. Vous ne voulez donc plus aller à Dünabourg, madame?

— Je ne sais plus s'il faut courir à Wilna ou m'en éloigner davantage encore; si je dois d'abord me concerter avec mon mari, ou réunir les attestations dont j'ai besoin pour qu'on me rende mes filles.

Le policier sembla embarrassé, lui aussi, et réfléchit un instant comme pour donner un bon conseil.

— Poursuivez votre voyage jusqu'à Dünabourg, dit-il enfin, retournez ensuite à Wirballen.

— Et si Michel traqué, réussissait à s'enfuir et se trouvait de nouveau perdu pour moi? — cette fois peut-être pour toujours!

— Je comprends votre embarras honorable, madame. Comment faire?

— Oui, comment faire? Si j'écrivais à Michel?... son nom?

— Impossible de vous le confier...

— Vous êtes donc bien son ami puisqu'il vous l'a dit?

— Quelle meilleure preuve? Et je pense que je me montre digne de sa confiance.

— Ah! si vous vouliez, monsieur, si j'osais, c'est à deux genoux que je vous le demanderais...

— Mais quoi donc, madame? Ne suis-je pas tout à vos ordres? Appréciez, s'il vous plaît, par quel heureux accident votre billet s'est trouvé tantôt égaré... Vous auriez bien voulu me gronder...

— C'est pourtant vrai! Qui m'eût dit que je bénirais bientôt cette circonstance fâcheuse? Encouragez-moi, monsieur, à vous demander un service, un signalé service...

— Je me fais un devoir de vous le répéter, madame, je suis à vos ordres.

— Eh bien, je vous supplie de ne pas m'accompagner à Dünabourg... où je dois me rendre sans plus d'hésitation... et de partir pour Wilna, avec une lettre que je vous donnerai pour Michel.

— Une lettre? Vous ne craignez pas qu'une lettre nous compromette tous?

— Alors, chargez-vous d'un message verbal.

— Je préfère cela... mais il croira rêver, ou que je lui fais un conte... Écrivez quelques lignes : au fait! je ne suis pas un enfant!

— Et vous iriez à Wilna?

— J'irai à Wilna par le premier train. Peut-être partirai-je avant vous, madame, regrettant de ne pas vous accompagner jusqu'au wagon...

— Ne regrettez rien et soyez remercié, monsieur. Jamais vous ne recevrez trop de bénédictions pour tout le bien que vous faites en ce moment.

Philarète Kastorinoff rougit un peu; mais il pensa aux mânes de son frère qui criaient vengeance et il retrouva son aplomb. Pour achever de se remettre il but un grand verre de vin de Bordeaux.

M<sup>me</sup> Zaleska se fit apporter du papier et des plumes et écrivit le billet ci-après :

« Cher époux, que j'ai tant pleuré! me sera-t-il donné de te revoir? Je te sais plus engagé que jamais dans le mouvement révolutionnaire et j'en éprouve beaucoup de chagrin... Mais je ne veux pas que tu t'éloignes de moi plus longtemps. Je tâcherai de comprendre tes idées; d'avance je m'engage à t'approuver en tout. Ne me fais pas; je m'associerai plutôt à tes projets, ou je souffrirai de tes souffrances et si nous devons mourir... Mais qui prendrait soin de nos charmantes filles? Si tu savais combien elles ont grandi et com-

bien embellies ! Je te réclame pour elles et pour moi. Sois à nous pour toujours, comme je suis restée fidèle à ton souvenir. Quelle surprise pour toi que ta femme t'écrive d'une ville du gouvernement de Kowno ! Je pars pour Dünabourg, mais les enfants sont retenues à la frontière. Vilain pays ! Tu auras des détails par ton excellent ami M...

— Votre nom, s'il vous plaît ? demanda en cet endroit la Polonaise au traître Kastorinoff qui la couvait d'un regard méchant.

— Philarète, répondit-il, redevenant faux bonhomme.

La Polonaise écrivit ce nom et ajouta quelques mots témoignant de sa gratitude pour le service que lui rendait ce voyageur rencontré par hasard.

Elle plia le papier et le remit à l'ami de Michel. Ses yeux étaient pleins de larmes de reconnaissance.

— Vous pouvez bien lire, lui dit-elle, en lui serrant la main.

Il sourit, hésita et mit le papier dans sa poche.

— Et maintenant, à quelle heure le départ pour Wilna ? demanda-t-il assez haut.

Un garçon s'approcha et répondit.

— Le train poste à 2 heures 39.

— Tiens ! fit le policier, nous quitterons cette ville en même temps, à quelques minutes près. Si vous le permettez, madame, je profiterais du séjour forcé que nous faisons à Kalkuhnen pour prendre des nouvelles de deux ou trois personnes... Je ne me ferai pas attendre.

— Allez librement, monsieur ; c'est moi qui vous en prie, dit M<sup>me</sup> Zaleska.

M. Philarète prit congé de la Polonaise avec un cérémonial compliqué. Il savait bien, le malheureux, qu'il lui disait adieu pour longtemps...

Une heure après, un agent de police en bourgeois, mais trahi par son extérieur et sa physiomie, vint prier très humblement la voyageuse de vouloir bien le suivre à « la police » pour une formalité indispensable.

— Je ne suis pas seule ici, dit la polonaise. Pouvez-vous attendre ?

— Mes ordres ne concernent que vous, madame.

M<sup>me</sup> Zaleska sortit avec lui sans aucune défiance, — laissant son sac de voyage dans un coin.

La lettre qu'elle avait confiée à « l'ami de Michel » produisit son effet. Remise par Kastorinoff au maître de police de la ville, elle suffisait amplement à justifier l'arrestation de cette Polonaise, qui venait de Paris et se montrait toute disposée à s'associer aux menées d'un révolutionnaire dangereux.

M<sup>me</sup> Zaleska, interrogée sévèrement

par un fonctionnaire brutal, fut gardée prisonnière.

Trois jours après elle était envoyée sous escorte par un wagon « retenu » à Saint-Petersbourg et jetée dans les sombres cachots de la forteresse de Pierre-et-Paul.

Les mânes de Yossip recevaient une première satisfaction. Philarète, en excellent frère, espérait bien que ce ne serait pas la seule.

(A suivre.) CONSTANT AMÉNO.

LES VOLEURS DE DIAMANTS !

LES DRAMES

DE

L'AFRIQUE AUSTRALE

CHAPITRE X

En présence du wagon abandonné. — Précautions de coureur des bois. — Mutilation de l'appareil flotteur. — Guerre de sauvages. — Rayon d'espérance. — La trouvaille de Joseph. — Le radeau de Klaas. — Savoir attendre. — Barbarie aux prises avec la civilisation. — Nécessité est mère de l'industrie. — Charpentiers, chaudronniers et calfats, avant de devenir matelots. — Comment Alexandre réparait les voies d'eau. — Procédé ingénieux pour pratiquer une soudure quand on ne possède ni fer, ni feu, ni étain. — Application d'une expérience de physique amusante. — Coup de feu.

Absorbés par le récit des événements multiples qui se déroulent simultanément, nous avons été contraints d'abandonner les trois Français et leurs noirs auxiliaires, Zouga et le Bushman, en amont de la grande cataracte. Persuadés que madame de Villeroge se trouvait dans le dray échoué près de la berge du fleuve, au milieu d'une déclivité de terrain encore remplie par l'inondation, ils avaient résolu d'attendre la nuit pour tenter de délivrer la prisonnière. Albert, dévoré d'angoisse, avait devancé ce moment, et opéré tout seul une reconnaissance dans la direction du wagon. L'on peut juger de sa douleur, quand il constata que la maison roulante venait d'être évacuée.

Abandonnant toute prudence, il revint en courant, trouant dans son élan furieux les broussailles qu'il avait mis plus de deux heures à traverser, en usant de toutes les précautions usitées en pareil cas par les coureurs des bois. Haletant, éperdu, il fit part à ses amis de cette découverte désastreuse qui les plongeait de nouveau dans la plus douloureuse incertitude.

Mais, Albert de Villeroge n'était pas une petite maîtresse sujette aux pâmoisons. Cet instant de défaillance bien

naturelle fut court. Il dompta son émotion, apaisa les soubresauts de son cœur, s'affermi sur ses jambes et rompit bientôt le silence qui avait suivi l'annonce de la fatale nouvelle.

— Partie !... Elle est partie !... dit-il d'une voix plus calme. Mais elle ne peut être bien loin.

— Sans doute, répondit Alexandre. Le Boër, pensant tout naturellement que nous n'étions pas hommes à abandonner la poursuite, aura voulu nous donner le change.

— Quoi qu'il fasse, le dénouement approche, car, je le défie bien, en dépit des ruses qu'il essaiera de nous opposer, d'arriver à dissimuler sa trace.

— Surtout aux limiers à deux jambes que nous possédons.

« N'est-ce pas, Zouga ?... »

— Oui, chef, répondit le Cafre dont les yeux lancèrent un éclair rapide.

— Nous allons donc partir sans plus tarder, rejoindre le wagon, inspecter minutieusement les alentours, interroger chaque pli de terrain, scruter tous les brins d'herbe, tous les grains de sable...

— Eh ! interrompit Joseph jusqu'alors silencieux, vous devez bien penser aussi que madame Anna aura fait tous ses efforts pour nous laisser quelques indices.

« La chère dame connaît le désert et elle nous a déjà montré que sa résolution n'est point inférieure à son intelligence.

— Eh bien ! en route !

— A propos, n'oublions pas que l'ingénieur nous a donné rendez-vous vers minuit près du banian, ajouta Alexandre frissonnant malgré sa vaillance, en évoquant le lugubre souvenir des dramatiques incidents de la nuit précédente.

— C'est entendu. Les événements décideront si nous devons nous y rendre tous les cinq. Dans tous les cas, tu iras accompagné de Zouga, n'est-ce pas, Alexandre ?

« Je n'ai pas besoin de te dire dans quels termes tu témoigneras ma reconnaissance à ce noble et digne homme, si malgré mon désir d'aller lui serrer la main, je me trouve immobilisé là-bas.

Tout en conversant les cinq hommes s'avançaient l'œil et l'oreille aux aguets dans la direction du wagon dont ils apercevaient distinctement les formes massives.

— Mais, dit Alexandre en voyant que l'énorme machine, reposée d'aplomb sur ses quatre roues, était immergée jusqu'aux essieux, tu de m'avais pas annoncé cette particularité.

— C'est vrai, J'étais tellement bouleversé ! Tu vois d'ailleurs que les eaux sont peu profondes. Nous avons à risquer un simple bain de pieds.

— Ce n'est pas cela dont il s'agit. Je veux dire que le dray étant isolé au mi-

lieu de cette flaque d'eau longue de trois cents mètres et large de moitié, nous ne pourrons pas trouver sur le sol les empreintes que nous devions y rencontrer.

— Je compte sur l'ingéniosité d'Anna.

— Le chemin du Petit-Poucet, ajouta presque gaiment Joseph.

— Sur l'eau ?

— Ce n'est pas la première fois. Et d'ailleurs, le courant ne se fait pas sentir sur cette espèce de langue. Le mou-



LA VICTORY PRESÉE PAR LE REDOUTABLE EN FEU. (Page 412, col. 2.)

dre vestige flottera sans être entraîné.

— Bravo ! Tu as réponse à tout. Mettons-nous donc à l'eau et ouvrons l'œil.

Au bout de dix minutes, ils étaient en présence de la maison de bois. Le panneau de l'avant et celui de l'arrière, abattus sur leurs chaînes comme la plate-forme d'un pont-levis, laissaient à découvert une

partie de l'intérieur. Au lieu de se précipiter en étourdis dans cet antre désert, les cinq hommes, prudents à rendre des points à des Peaux-Rouges suivant le sentier de la guerre, examinèrent minutieusement toute la partie extérieure, s'assurèrent que les planches et les madriers étaient bien en place, que les boulons servant à les relier n'avaient pas été enlevés

et que, enfin, ces matériaux n'allaient pas se désagréger au moindre choc, s'effondrer et les broyer sous leurs débris.

Ce premier point établi, Albert s'enleva lestement à la force des poignets, opéra un rétablissement indiquant un gymnaste consommé et se hissa sur le panneau de l'arrière. Alexandre et Joseph le suivirent, puis le Bushman, puis enfin Zouga. Après



un nouvel et non moins attentif examen qui ne leur révéla rien de suspect, il pénétrèrent dans l'intérieur.

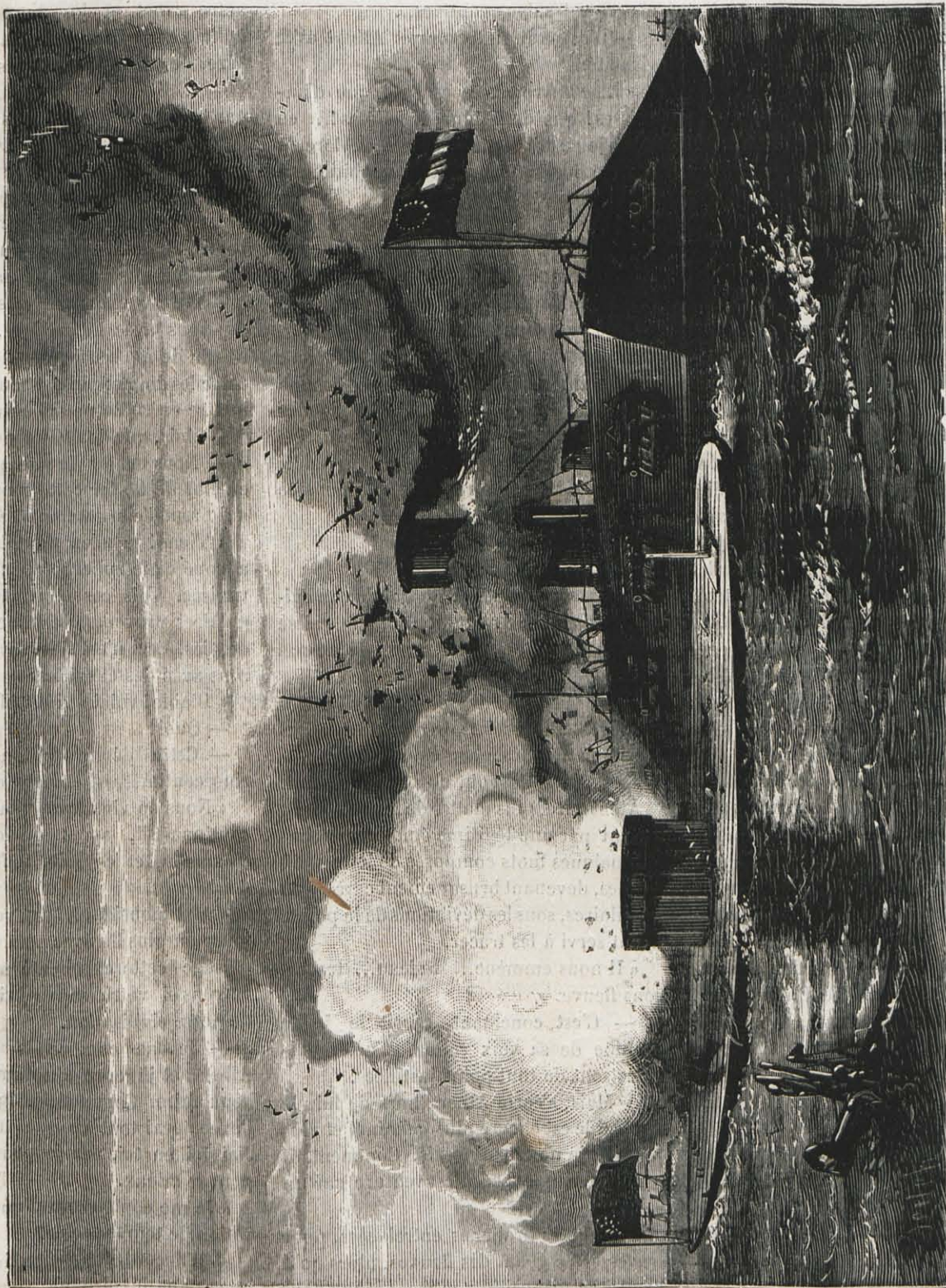
On pourrait peut-être s'étonner de ce luxe de précautions pour entrer dans une épave solitaire, complètement isolée

au milieu des eaux, et à l'intérieur de laquelle, tant donnée sa position, aucun être animé ne pouvait avoir élu domicile.

Les paroles qui suivent, prononcées par Albert, répondront à cette objection toute naturelle.

— Vous ne voyez rien d'anormal, n'est-ce pas ?

— Absolument rien. Il serait du reste bien difficile de se reconnaître au milieu de ces choses invraisemblables attestant un départ précipité.



COMBAT ENTRE LE MERRIMAC ET LE MONITOR. (Page 412, col. 3.)

— Ainsi que l'intention de mettre hors d'usage tous les objets n'ayant pu être emportés.

— Raison de plus pour n'avancer le pied, ne poser la main qu'à coup sûr. Je me défie des artifices diaboliques de ces sauvages blancs qui sont bien les êtres les plus rusés et les plus vindicatifs que je connaisse.

« Aussi, je m'attends à tout. Une hache, posée en équilibre sur les cercles de la toiture, peut nous tomber sur la tête. Peut-être allons-nous mettre le pied sur une lame de couteau ou une pointe empoisonnée, traitreusement dissimulées dans le plancher. Qui sait enfin, si une ficelle invisible, tendue au milieu de ces débris sans nous, ne va pas, au moindre

mouvement, actionner la détente d'un fusil placé comme un piège à loups, et nous envoyer en pleine poitrine une poignée de chevrotines ?

— C'est vrai. Tout est possible. Le gredin pensant bien que nous sommes à sa poursuite, aurait pu tenter de nous mettre ainsi hors de combat, quoique la précipitation avec laquelle il a pro-

cédé à l'évacuation, ait dû l'en empêcher.

« Je n'ai pas besoin de vous engager à ne pas toucher aux provisions, sauf, bien entendu, à celles qui se trouveront dans des boîtes intactes.

Les recherches, opérées avec d'infinies précautions, furent continuées pendant longtemps encore, sans autre résultat que de démontrer aux Français que leur ennemi n'avait pas pu mettre en œuvre un de ces sauvages stratagèmes d'un usage, hélas! trop fréquent dans ces luttes sans merci. Ils ne perdaient cependant pas l'espoir de découvrir un indice, quelque vague qu'il fût, laissé par M<sup>me</sup> de Villeroge, au moment du départ, et grâce auquel ils pourraient reprendre la poursuite si malheureusement interrompue.

Le wagon, rempli d'objets de toutes sortes patiemment accumulés en vue d'un voyage lointain, offrait alors le spectacle d'un pandémonium indescriptible. La cargaison, broyée, mutilée, démolie, s'étalait en monceaux informes où se confondaient les choses les plus disparates, saccagées pour ainsi dire méthodiquement, et avec une véritable entente de l'art de détruire. Il était impossible de penser à mettre un peu d'ordre dans ce fouillis sans nom, et les trois amis, aidés des deux noirs, durent se borner à déménager un à un tous ces objets, à les examiner en détail, et à les jeter à l'eau. Travail bien long, bien ingrat surtout, et dont la récompense se faisait indéfiniment attendre.

— Et pourtant, disait Albert, il est impossible que nous ne trouvions rien.

— Je partage ton espoir, répondait Alexandre toujours calme. Cherchons encore. Le temps ainsi employé ne peut être perdu.

Joseph qui, contre son habitude, n'avait pas encore desserré les dents, semblait préoccupé. Il rompit enfin le silence.

— Savez-vous, messieurs, à quoi je pense, en ce moment?

— Je m'en doute bien un peu, fit Alexandre.

— Pas possible!

— En vérité. Vous vous demandez pourquoi ce coquin de Boër a ainsi abandonné le wagon.

— Vous avez moitié deviné, monsieur Alexandre, Je me demande pourquoi et comment?

— Le motif, mon cher Joseph, est facile à concevoir. Le misérable, immobilisé ici dans cette lourde machine, n'ayant plus d'attelage pour la mouvoir, a pensé tout naturellement à se retirer. C'est élémentaire. Quant au procédé employé pour opérer cette retraite, j'en suis réduit à une conjecture, peut-être erronée. La fuite du Boër remonte à cinq ou six heures au moins. A ce moment, les eaux

étaient encore très hautes, et il n'a pu emmener madame de Villeroge et sa compagnie de l'autre côté de la lagune. Je crois qu'il a gagné à la nage ce bois que nous apercevons en face. Ensuite, soit qu'il ait pu trouver un canot, soit qu'il ait construit un radeau, il sera revenu ici, chercher les deux captives...

— C'est vrai, interrompit Albert avec vivacité.

« ... Pauvre chère enfant! que d'angoisses! que de fatigues!... Hélas!... en serai-je réduit toute ma vie à déplorer à chaque instant ma fatale ambition, à maudire ma témérité...

— Courage, ami, encore une fois courage! Nous savons qu'elle n'est pas seule, en butte aux obsessions de ce monstre. L'aveugle destinée qui l'a séparée de toi, a permis au moins qu'elle eût une compagne, dont la présence atténue l'horreur de sa solitude. Unies par leur commune infortune, elles auront, tout à la fois plus d'énergie pour résister et plus d'initiative pour préparer l'œuvre de leur délivrance.

Une exclamation retentissante poussée par Joseph, l'interrompit.

— Avai!... Avai!...

— Qu'y a-t-il, Joseph?

— Carai!... répondit le Catalan en agitant le couvercle métallique d'une caisse à biscuit, vous aviez raison, de ne pas désespérer.

« Tenez! regardez donc. Il y a des écritures, là-dessus... des écritures faites avec une pointe de couteau.

— Donnez, Joseph, donnez, mon ami.

Alexandre, plus maître de lui qu'Albert, étreint par une légitime émotion, déchiffra quelques mots composés de lettres difformes, devenant brusquement carrées ou angulaires, sous les déviations de la pointe ayant servi à les tracer.

« Il nous emmène... radeau... traversons fleuve. »

— C'est concluant reprit le jeune homme de sa voix calme, et nos prévisions sont de tout point justifiées.

— Mais, s'écria Albert hors de lui, le misérable est encore plus criminel et plus fou que je ne le supposais. Comment, il ose tenter une pareille aventure sur un radeau!

« Quelques branches entrelacées, pour traverser ce géant des fleuves, alors qu'il avait à sa disposition ce wagon que nous avons vu flotter comme un navire!

— La manœuvre d'une pareille masse est impossible pour un seul homme, reprit fort judicieusement Alexandre.

« Et d'ailleurs, le dray est-il toujours parfaitement étanche? Il me semble au contraire, que tous ces haillons encombrant le fond, sont complètement saturés d'eau. Peut-être la coque a-t-elle subi une avarie volontaire ou accidentelle.

« Puisque nous sommes suffisamment édifiés sur ce que nous voulions savoir, hâtons-nous de déblayer le plancher et de nous assurer si, oui ou non, il est toujours en état.

— A quoi bon? L'essentiel est de retourner au point où nous avons laissé notre canot et les deux embarcations indigènes de Zouga, de traverser le Zambèze, de battre la rive sans plus tarder...

— ... Et de nous faire canarder un à un par le Boër embusqué sans doute derrière une roche ou un tronc d'arbre.

« Mon pauvre Albert, je ne te reconnais plus, toi l'homme aux expédients infailibles, et dont la prudence égale la bravoure, ce qui n'est pas peu dire.

— Mais que veux-tu donc faire?

— Ne pas manquer, ce soir, notre rendez-vous avec l'ingénieur. J'éprouve le besoin de me sentir une bonne carabine entre les doigts; puis, demain matin, nous mettre en route pour l'autre rive.

— Mais, que devenir pendant ce temps?

— Nous armer de patience, et mettre en état de flotter cette montagne de bois qui prend l'eau comme une cage à poules.

« Tiens! je m'en doutais. Notre butor a troué cette superbe coque de tôle galvanisée. Vois ces couvertures quadrangulaires, provenant certainement de coups de pics. Ceci n'est rien. Nous les bouchons avec des chevilles.

« Diable! voici qui est plus grave.

— Quoi!

— Cette déchirure longue de vingt-cinq centimètres, et large de quinze.

« Nous en viendrons pourtant à bout, continua-t-il, après quelques secondes d'examen, et ce soir, tout cela sera radoubé.

« Ah! monsieur Klaas, vous avez voulu jouer au plus fin avec nous et mettre hors d'usage cette excellente machine; nous verrons si votre sauvagerie aura raison de notre civilisation.

— Je ne comprends plus, reprit Albert, et j'ignore absolument ce que tu veux faire. Commande, agis à ta guise, j'exécuterai tout ce que tu ordonneras. J'ai foi en toi, car je pense que tu fais pour le mieux.

« Je me contenterai d'une seule observation, le temps presse.

— D'accord. Mais, si au lieu de te laisser aller dans le pirogue, essayer d'opérer une tentative insensée pour débarquer de l'autre côté, je te fournissais une forteresse mobile, pourvue de meurtrières, et dans laquelle tu serais à l'abri des balles comme dans une casemate, m'accorderais-tu bien quelques heures pour la préparer?

— Sans doute, puisqu'il ne s'agit pas seulement de partir, mais encore d'arriver sans encombres.

— A la bonne heure ! J'aime à te voir ainsi, et je suis heureux de retrouver l'homme raisonnable et fougueux tout à la fois qui s'appelle Albert de Villeroge.

« Quant à la forteresse, casemate ou frégate, comme tu voudras l'appeler, tu devines sans peine que c'est ce wagon. Nous allons l'alléger autant que possible. le pourvoir d'avirons... »

— Mais la coque !...

— Je te répète encore une fois que nous la ferons passer au bassin de radoub. Nous serons chaudronniers, charpentiers, calfats, que sais-je encore, avant de devenir matelots.

« Puis, quand notre machine sera parée à flotter, nous irons, Zouga et moi, au rendez-vous avec l'ingénieur. Nous ramènerons, à notre retour, la pirogue et les canots de « ceux de l'alligator ». Notre navire sera, de cette façon, pourvu de ses embarcations de sauvetage, au cas où nous aurions à subir un sinistre maritime, ou simplement fluvial, ce qui dans l'es-pèce ne vaut pas beaucoup mieux.

« Es-tu enfin satisfait ? »

— Ton plan est admirable. Mais je n'ose croire à sa réalisation.

— En quoi ?

— Les déchirures de la coque sont nombreuses, l'une d'elles est énorme.

— Nous mettrons une pièce plus grande. C'est même par là que nous devons commencer.

« Allons, camarades, à l'œuvre.

« Vous m'autorisez à distribuer la besogne, n'est-ce pas ? »

— Parbleu !

— Il est essentiel d'opérer simultanément, afin d'aller le plus vite possible. Les eaux baissent assez rapidement, il faut en conséquence que notre radoub soit terminé avant leur retrait, sans quoi nous resterions échoués ici.

« Zouga et le Bushman vont alléger tout d'abord le dray en jetant au dehors la majeure partie de ce qu'il renferme. Je ne vois rien en ce moment valant la peine d'être conservé.

« Quant à vous, Joseph, êtes-vous un peu charpentier ? »

— Dame, monsieur Alexandre, cela dépend.

— Vous sentez-vous le talent nécessaire pour me fabriquer des chevilles égales en dimensions aux trous pratiqués dans la coque, par ce sauvage de malheur ?

— Sans doute, avec du bois et un instrument tranchant.

— Le bois ne manque pas ici. Il vous suffit d'arracher un morceau des ridelles.

— Cela peut se faire. Mais je ne possède même pas un couteau de cinq sous.

— Prenez cette hache. Bien qu'elle n'ait pas de manche, vous vous arrangerez de

façon à l'utiliser quelque incommode qu'en soit le maniement.

« Quant à nous, mon cher Albert, la tâche qui nous incombe est plus difficile.

— En effet. Nous restons en présence d'une ouverture irrégulière trouant une plaque de métal à laquelle il me semble bien malaisé de mettre une pièce.

— C'est une erreur, car je vais, avec ton aide, souder ici un morceau qui empêchera l'introduction d'une seule goutte d'eau.

— Tu dis bien, souder... quand tu n'as ni un morceau d'étain, ni un fer de plombier, quand nous n'avons même pas de feu...

— Oh ! ce ne sont pas les seules choses qui nous manquent. Et pourtant, nous allons nous tirer d'affaire.

« Procédons avec ordre. J'ai avisé tout à l'heure une caisse remplie de saindoux. Bon, la voici. Remplis avec cette graisse une boîte à conserves. Il nous faudrait maintenant quelques fils.

— La bâche de toile couvrant le wagon va nous en fournir.

— Très bien. Voici les fils demandés. Je les tords comme une mèche et les empâte dans le saindoux. Cet appareil élémentaire doit nous procurer une veilleuse qui brûlera avec une flamme assez intense pour répondre à nos besoins.

« Zouga, as-tu toujours ton briquet et ton amadou ? »

— Qui, chef, répondit le noir, étonné que l'Européen lui demandât s'il était nanti de ces objets constituant le *vade mecum* indispensable de tout indigène.

— Allume cette mèche.

Le Cafre fit, en quelques coups rapides, jaillir d'un silex une gerbe d'étincelles. L'amadou s'enflamma ; il l'entoura de quelques copeaux laborieusement enlevés par Joseph à un morceau de chêne, souffla sur le minuscule bûcher, qui bientôt prit feu à son tour.

Un instant après, la mèche imbibée de graisse flambait en crépitant avec une fumée parfaitement écœurante, d'ailleurs.

— Quelle horrible cuisine d'Esquimau nous fais-tu donc là ? demanda Albert.

— Tu calomnies le saindoux du Boër. Mais c'est de l'encens, en comparaison de l'huile de phoque ou de baleine.

« Ah ! voilà qui est bien. Continuons nos préparatifs. La plaque sur laquelle madame de Villeroge a tracé les quelques mots indiquant sa direction, va nous servir à boucher cette déchirure qui nous donne tant de tracas.

« Il faut mettre cette pièce à plat sur l'ouverture. Elle débordé un peu de tous côtés. C'est parfait. Il ne nous reste plus maintenant qu'à la souder. Comme tu me

le faisais observer fort judicieusement, nous n'avons pas d'étain. Je vais donc souder avec du plomb.

— Mais comment espères-tu le faire fondre ? As-tu même du plomb ?

— Le premier objet que j'ai trouvé en entrant, est ce petit sac rempli de balles calibre 8, servant sans doute à charger le roër de notre butor. J'ai précieusement mis ce sac de côté, car le contenu en vaut la peine.

« Tu as bien encore un mouchoir.

— Un mouchoir et pourquoi faire ? grand Dieu !

— Pour fondre ces balles. J'ai par bonheur conservé cet objet de luxe. Nous perdrons moins de temps en opérant ensemble.

« Tiens, vois comme c'est simple. Je prends une balle, je l'enroule dans le tissu que je serre fortement de façon à obtenir une adhérence complète. Je tords en forme de queue l'excédent du mouchoir, et je présente à la flamme de ma veilleuse, la sphère métallique dans son enveloppe de toile.

— Et la balle va fondre...

— En quelques minutes, sans même roussir le mouchoir.

« Quand le plomb sera en fusion, il suffira de diriger adroitement sa chute au point de jonction des deux feuilles que nous voulons unir l'une à l'autre.

Les prévisions du jeune homme se réalisèrent pleinement. Deux minutes s'étaient à peine écoulées, que le globe perdait sa forme. Une coulée argentée s'échappait du tissu, s'épanchait au bord de la plaque recouvrant l'ouverture, et obturait, en se refroidissant, une partie de la fissure.

— Bravo ! s'écria Albert avec une joie d'enfant, et en imitant la manœuvre de son ami.

« Il suffira de renouveler l'opération cinq ou six fois pour que l'imperméabilité soit complète.

« Mon cher Alexandre, permets-moi de te dire que ton procédé est tout bonnement étourdissant.

— Oh ! répondit modestement le jeune homme, c'est la simple application d'une petite expérience de physique amusante, dont j'ai eu le bonheur de me rappeler en temps et lieu.

« Eh bien ! Joseph, où en êtes-vous, mon camarade ? »

— C'est fini, monsieur Alexandre, et pas sans peine.

— Bon. Entourez ces chevilles avec quelques chiffons, et enfoncez-les à force dans les trous.

« Quant à nos déménageurs, ils ont vaillamment opéré. Le dray est presque vide.

— Et la coque parfaitement étranche, s'écria triomphalement Albert.

— Il nous reste à accomplir une dernière opération qui exigera autant de force que d'adresse.

— Tu veux dire la mise à flot du wagon encore suspendu sur ses roues à quelques centimètres de l'eau.

« Si nous avions une scie, il suffirait de couper les deux essieux qui sont en bois.

« Mais, continua Albert, il existe un autre moyen. Ces roues sont maintenus

extérieurement par de simples clavettes. Ne serait-il pas possible d'enlever ces clavettes, puis, quatre d'entre nous s'armant chacun d'un levier pousserai-ent latéralement les rous de façon à les déboîter en même temps.

« Le cinquième commanderait la manœuvre.

— C'est le seul procédé possible, et nous allons le mettre en œuvre séance tenante.

Alexandre, en prononçant ces paroles, se trouvait presque en face de l'ouverture

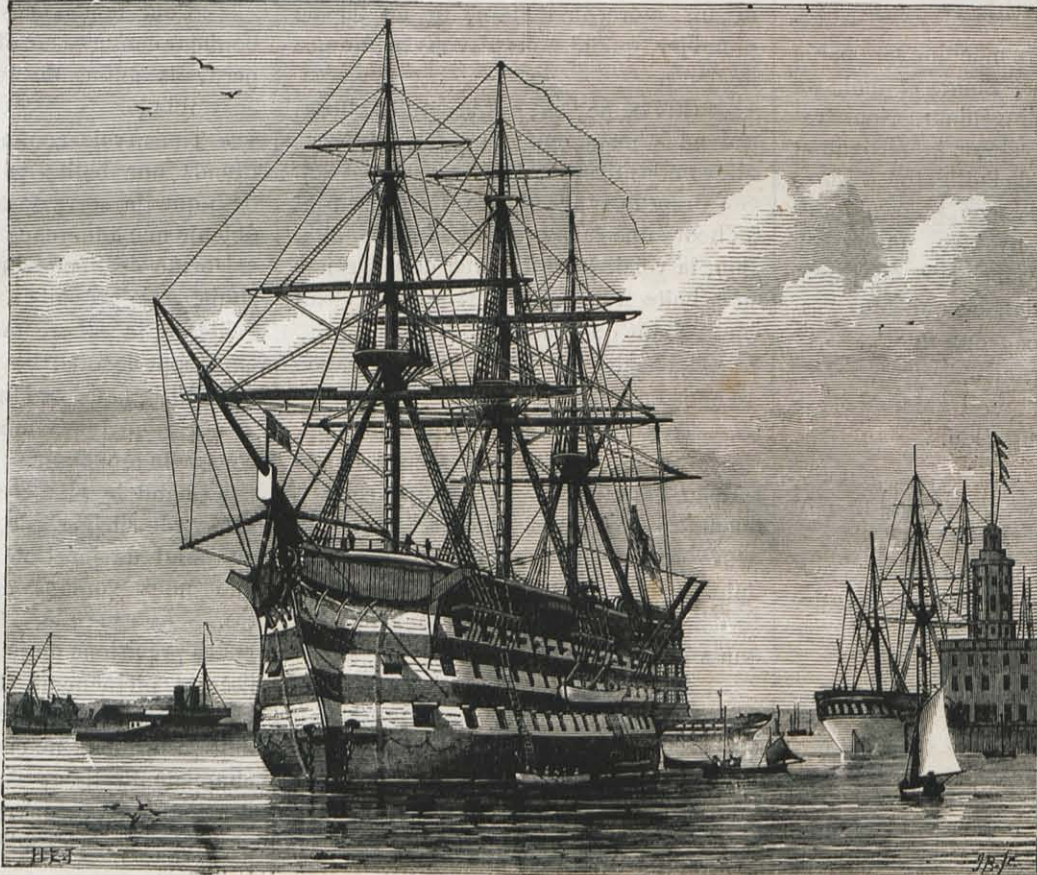
laissée béante par le retrait du panneau de l'arrière. Un sifflement aigu, aussitôt suivi d'un bruit sec lui coupa la parole. Une balle venait de le frôler à l'épaule, et s'enfonçait dans la muraille de bois en faisant voler des éclats de tous côtés.

— Qui diable s'amuse à nous canarder ainsi, dit-il de sa voix tranquille ?

« C'est égal, je viens, encore une fois, de l'échapper belle.

LOUIS BOUSSENARD.

(A suivre.)



RADE DE PORTSMOUTH — LA VICTORY.

## L'ANCIENNE MARINE

ET LES NAVIRES CUIRASSÉS <sup>1</sup>

Le voyageur qui visiterait le havre de Portsmouth un 21 octobre, y verrait un vaisseau à trois ponts de l'ancien modèle, paré ce jour-là de guirlandes de feuillages et de drapeaux ; et il serait fort surpris d'apprendre que ce navire n'est autre que la fameuse *Victory* qui portait le pavillon de Nelson dans la journée de Trafalgar.

Nelson y fut atteint à l'épaule gauche par une balle partie du navire le *Bucen-taure*, que montait l'amiral français de Villeneuve, et il mourut quelques instants après.

Les navires combattirent, à Trafalgar,

1. Voir le n° 337.

de si près qu'à un moment les canons de la *Victory* touchaient les flancs du *Redoutable* à bord duquel un commencement d'incendie venait de se déclarer. L'équipage du vaisseau amiral montra beaucoup de sang-froid et aida à éteindre dans l'entrepont du *Redoutable* les flammes qui menaçaient déjà de gagner la *Victory*.

On voit par la coupe d'un vaisseau de premier rang tel que la *Victory* de combien de place on disposait autrefois pour le logement de l'équipage. Quelle différence avec certains navires très bas, construits de nos jours et qui sont réellement inhabitables ! En ce temps-là la navigation avait un attrait qu'elle a perdu depuis la création de ces bâtiments cuirassés qui affectent toutes sortes de formes, dont la destination spéciale est le combat, et qui ne sont vraiment plus que de formidables engins de destruction.

Le nouveau *Monitor*, qui a depuis servi de type à toute une classe de cuirassés, était un navire à vapeur et à tourelle, construit pour les besoins de la guerre de la sécession.

Le 8 mars 1862 ce navire et le *Merrimac* se livrèrent, en vue du fort Monroë, un combat furieux dont l'issue demeura incertaine. En résumé le *Monitor* ne fit pas grand mal au *Merrimac*, qui de son côté était trop faible d'échantillon, trop peu consolidé de l'avant et ne possédait pas assez de vitesse pour écraser le *Monitor* par un choc et le couler bas.

Ces navires du type *Monitor* ont été l'objet de bien des critiques. De près, et ayant à supporter le feu plongeant de l'ennemi, leur pont peut être traversé. Leur hauteur de pont au-dessus de l'eau n'étant que de 30 à 38 centimètres, il est vraisemblable qu'un antagoniste léger et

armé d'un avant en forme d'éperon en pressant un monitor par le travers a la chance de le couler. Quant au défaut d'habitabilité, il est sujet à des inconvénients graves sous un climat chaud. La prostration physique qu'elle produit sur l'équipage est extrême.

L'impulsion était donnée partout pour le renouvellement des flottes et de la tactique. La France, l'Angleterre, les États-Unis, n'ont pas hésité à accomplir la transformation de leur marine. La Russie, l'Italie, l'Autriche sont entrées dans la même voie; enfin la Prusse, l'Espagne, la Suède, le Danemark, la Turquie, le Brésil et toutes les puissances qui ont à défendre un littoral ont accru leurs forces navales de vaisseaux construits selon les nouveaux principes.

L'armement a été aussi l'objet de préoccupations constantes.

Dans une conférence toute récente, faite par lord Beresford sur les « armemachines, » cet officier distingué de la flotte britannique, exposant les perfectionnements donnés aux pièces qui ont remplacé la mitrailleuse, n'a pas hésité à déclarer que « les armes de petit calibre actionnées par un mécanisme, employées sur les navires français, sont très supérieures comme portée, justesse, solidité, simplicité et efficacité des projectiles à toutes celles adoptées par l'Amirauté anglaise. » Il a représenté aussi la France comme plus forte en cuirassés d'escadre que l'Angleterre. S'il fallait en croire le conférencier « sauf quatre ou cinq unités connues, celle-ci n'a à flot que des bâtiments arriérés, incapables de soutenir la lutte contre les types plus parfaits adoptés dans la marine française. »

C'est bien flatteur pour nous !

N'oublions pas que les Anglais ont toujours vanté notre marine pour stimuler l'activité nationale; mais c'est une règle chez eux toutes les fois que nous mettons un navire sur le chantier d'en mettre trois. On peut croire que, pas plus que sur le nombre, ils ne se laissent distancer quant à la supériorité des types des nouveaux vaisseaux de guerre.

D. A.

LES  
**ROBINSONS MARSEILLAIS**

CHAPITRE XII

(Suite)

Ils pouvaient être heureux de l'avoir menée à bien, en aussi peu de temps; il avait fallu toute leur habileté pour arriver à un pareil résultat.



LES ROBINSONS MARSEILLAIS. — Un chat n'est pas un insecte. (Page 314, col. 2.)

Le magasin ne mesurait pas moins de vingt-cinq mètres de longueur sur dix mètres de profondeur et six mètres de hauteur. C'était un véritable tour de force accompli; il est vrai que les naufragés n'avaient pas travaillé moins de trente-quatre heures à l'élaboration de cette œuvre.

— Ça ne fait rien, dit Jacques en s'es-suyant le front, si nous étions à Marseille, je dirais qu'il n'y a que nous, capables...

— Allons, monsieur Jacques, vous allez encore tout au moins vous tromper, dit Rose.

— Et pendant que vous discutez, fit Joannès d'une voix lamentable, on meurt de faim.

— Tenez, dit Jacques, Bagasse va inspecter le hangar. Dieu que cet animal est curieux !

— Ne nous plaignons pas de sa curiosité, dit Marius, elle aura pour résultat d'effrayer les rats qui pourraient bien être attirés par nos marchandises.

— Et les rongeurs de toute nature, qui ne peuvent manquer d'abonder en ces parages, ajouta Ludovic.

Joannès et Nina, sans prendre part à la conversation, s'occupaient du repas du soir, et bientôt, à la grande satisfaction du menuisier, on put prendre place à table.

— J'espère, dit le jeune homme, en dévorant à belles dents sa part de conserves, qu'en raison du peu de consistance du déjeuner, notre ménagère va nous servir un extra.

— Comme ce garçon a des goûts gastronomiques étendus, exclama Jacques. Comment aurais-tu pu supporter l'existence si le hasard nous avait fait échouer sans ressources aucunes en ces lieux ?

— J'aurais souffert, répondit simplement Joannès, et me serais résigné.

— Si nous causions plus sérieusement ? demanda Ludovic.

— Ah ! mon jeune savant se réveille, dit Jacques.

— Non pas, mon ami; mais ne croirais-tu pas intéressant de nous entretenir de ce que nous aurons à faire demain ?

— Moi, d'abord, fit Rose, je réclame la construction immédiate d'étables.

— Mais, ma chère sœur, répondit Marius, une ou plusieurs étables capables d'abriter notre bétail en entier demanderont à construire un temps beaucoup plus long que celui employé par nous à la confection du hangar.

— Qu'importe ? insista la jeune fille, ne faut-il pas commencer ?

— Certes.

— Et mon poulailler ? Nina.

— Et le déchargement du convoi ? fit Jacques.

— Et l'emmagasinement de tout notre matériel et de nos marchandises ? ajouta Joannès.

— Ah ! si vous vous liguez contre nous, firent à la fois Nina et Rose...

— Moi d'abord, dit la jeune fille, en enflant la voix, je veux qu'on m'obéisse

d'autant plus que mes ordres ne seront jamais dictés que par l'intérêt de la colonie.

— Là, là, dit Marius en souriant, du calme.

— Et moi, exclama Jacques, en prenant une pose de matamore, je me fais le chevalier servant de mademoiselle Rose, et je me déclare prêt à pourfendre quiconque se refuserait à lui obéir.

— Voilà, fit Joannès à son tour, le résultat de l'observation faite par Ludovic. Au lieu de nous laisser manger tranquillement, tu as suscité le trouble, et provoqué presque une émeute.

— C'est vrai, c'est vrai! répondit-on de toutes parts.

— Allons, fit Marius, je vais rétablir l'ordre, et chercher autant que possible à contenter tout le monde. Et d'abord, ma chère femme, tu seras satisfaite la première. Dès demain nous fabriquerons ton poulailler; or, comme l'opération ne sera pas longue à accomplir, Joannès pourra rapporter les intéressants volatiles.

Nina et Rose battirent des mains, tout heureuses de la promesse du mécanicien.

Celui-ci continua :

— Et pour toi, Rose, je me rends à ton désir, dont j'apprécie l'excellent motif. Aussi, dès que notre flottille aura été débarrassée de son chargement, et que celui-ci aura trouvé place sous le hangar, nous nous mettrons à l'œuvre. Non seulement, je veux construire des étables, indispensables à abriter nos bêtes pendant la saison des pluies, mais encore faudra-t-il établir, à notre usage, une construction capable de nous mieux garantir que nos tentes. J'ai calculé la valeur exacte du temps qui doit s'écouler avant l'arrivée du moment des pluies, et j'ai acquis la certitude que nous ne pourrions mettre mon projet à exécution d'ici là.

— Ah! oui, le fameux projet si mystérieux, fit-on à la ronde.

— Et dont l'exécution vous remplira d'aise, continua, sans s'émouvoir, le mécanicien. Nous n'aurons pas trop de deux mois pour procéder à une installation sérieuse, quoique provisoire; car, il est indispensable de délester complètement le *Crocodile* avant la venue de la saison pluvieuse. Qui sait si à cette époque, il ne se déchaînera pas une tempête capable de mettre en pièce notre grand magasin. Eh bien, tous ces travaux, les allées et venues au navire, la construction des étables et de notre demeure, les précautions à prendre pour notre alimentation et celle du bétail, les circonstances imprévues pouvant se produire, tout cela nous occupera pendant les deux ou trois mois qui nous séparent de la mauvaise saison.

Chacun reconnut la justesse des appréciations du chef de la colonie.

— Quel jour sommes-nous, Ludovic? demanda Jacques.

— Jeudi, 12 avril.

— Et moi qui croyais te trouver en défaut! fit le charpentier en esquissant une grimace.

— Si nous allions dormir, proposa Joannès, je suis fatigué.

— Attends, que je caresse Bagasse, dit le charpentier; je n'ai pas vu cet animal depuis deux jours. Et, comme s'il avait la même pensée que moi, le voici qui vient me caresser. Ah! pécaire!

Et le charpentier passa, à maintes reprises, la main sur la tête du félin. Ce dernier fit entendre plusieurs miaulements répétés.

— Qu'as-tu? lui demanda son maître. Je me souviens t'avoir promis une correction; viens-tu la demander?

L'animal continua ses miaulements.

— Ne vois-tu pas que l'insecte a faim, dit Joannès, en goguenardant.

— Ah! voyez donc, mademoiselle Rose, quel langage votre frère emploie pour parler de Bagasse, le plus beau chat de Marseille. L'insecte!... Apprends qu'un chat n'est pas un insecte et que Bagasse est plus qu'un chat.

Et s'adressant au félin :

— Tu as faim, petit? Tiens, mange. Allons, Joannès, passe-moi le plat.

Bagasse avait faim; ses majestueux ronrons, ses miaulements, ses caresses, ses frottements, son aménité parfaite, avaient en grande partie l'appétit pour cause.

— Regardez comme il m'aime, cet animal, dit Jacques, il vient à moi dès que son estomac éprouve des tressaillements.

— Parbleu, fit Joannès, auprès de qui veux-tu qu'il aille demander sa pâtée? Si tu considères cela comme une preuve d'affection!

— Décidément, reprit le charpentier, tu es l'ennemi de cette pauvre bête; tu ne sais pas la comprendre, et je crois que, seule avec moi, mademoiselle Rose lui a ouvert son cœur.

— Oh non! j'aime Bagasse aussi bien que toi; mais je suis navré de douleur quand je pense que tu te trompes à ce point, sur l'affection que paraît te porter ton chat. Crois bien que son estomac a plus de reconnaissance que son esprit.

Chacun se mit à rire, et Jacques comme les autres. Après quoi, on se passa l'animal de mains en mains, pour le choyer et le caresser.

Bagasse se prêta de bonne grâce à cette opération, et sembla vouloir démentir les vilaines appréciations portées par Joannès contre les gens de sa race. Aussi se laissa-t-il dorloter, et manifesta-t-il son contentement par de joyeux ronrons et des coups de patte amicaux. Il resta plus

longtemps dans les bras de Rose, qui le caressa et l'embrassa longuement, au grand ravissement de Jacques.

Stroum et Pinta, un peu jaloux de Bagasse, vinrent demander également leur part de caresses, qui ne furent pas ménagées à ces intelligentes bêtes.

Enfin, Marius donna le signal du repos; chacun regagna sa tente, après un dernier bonsoir.

(A suivre.)      PIERRE DELCOURT.

## VOYAGES ET DÉCOUVERTES

DANS

# LES RÉGIONS POLAIRES<sup>1</sup>

## CHAPITRE XI

DÉCOUVERTES ARCTIQUES DES RUSSES

(Suite.)

Dans son troisième voyage, Wrangell se dirigea de la côte vers le nord, le 16 mars 1822, principalement pour s'assurer de la véracité d'un rapport indigène d'après lequel il y avait une terre élevée dans cette direction.

Le 13 avril, après avoir voyagé pendant bien des jours sur de très difficiles *hummocks*, la troupe arriva à une glace si faible, brisée partout de crevasses, qu'il jugea prudent de revenir; il était à 170 milles de la terre. On observa que les vents du nord étaient invariablement des vents très humides, et on supposait aussi que ce fait indiquait l'existence d'une mer libre dans cette direction. A cette occasion, Wrangell fut absent cinquante-cinq jours et parcourut plus de 900 milles. Il atteignit Nijni-Kolymsk le 5 mai. Le quatrième et dernier voyage commença le 14 mars 1823 et l'on atteignit le cap Iakan le 8 avril. Un chef tchouktche informa là Wrangell que d'une partie adjacente de la côte, par un clair jour d'été, on pouvait découvrir au nord, à une grande distance, des montagnes couvertes de neige, et que des troupeaux de rennes venaient souvent par la glace de la mer, probablement de là. Les indigènes concordent à dire que le cap Iakan est le point le plus rapproché de la terre septentrionale. La troupe se dirigea vers le nord par la glace un peu après avoir dépassé le cap Tchélagskoï; mais un violent ouragan éclata et brisa la glace qui n'avait que trois pieds d'épaisseur, et leur fit courir un grand danger.

A mesure qu'ils avançaient, la glace devenait plus mince, et ils ne réussirent à traverser sans accident les crevasses qui avaient gelé, que grâce à l'incroyable ra-

1. Voir les nos 321 à 327.

pidité de leurs chiens. Wrangell fut obligé de revenir à une distance de 70 milles de la terre, et, pour l'atteindre, ils durent traverser maintes crevasses comme en bac, sur des morceaux de glace, tandis que leurs chiens nageaient et tiraient. La température de la mer était de  $-28^{\circ}$  Fahrenheit ( $-33^{\circ}33'$  centigrade). C'était à la fin de mars. A l'ouest, la mer paraissait complètement libre, avec des glaçons flottants, et de sombres vapeurs qui s'en élevaient obscurcissaient l'horizon. Des chenaux d'eau s'ouvraient dans toutes les directions, et, dépourvue de bateau, la petite troupe était placée dans une situation très périlleuse. Un ouragan poussait les glaçons les uns contre les autres avec un grincement retentissant et brisait les banquises en fragments. Les chiens les sauvèrent. Ils s'élancèrent vers la terre avec une rapidité sauvage et l'atteignirent le 27. Wrangell continua pendant quelque temps le lever de la côte, et retourna à Nijni-Kolymsk le 10 mai, après une absence de soixante-dix-huit jours, après avoir parcouru plus de 4,530 milles. Ainsi se termina la série des tentatives pour atteindre la terre inconnue que Wrangell croit pouvoir exister, bien qu'il ne l'ait pas vue lui-même. Sur la carte de Wrangell il est rapporté que les montagnes sont visibles du cap Iakan par une claire journée d'été.

Cette terre fut vue par le capitaine Kellett, qui, en 1849, pénétra avec *le Héraut*, de la marine britannique, jusqu'à  $71^{\circ} 12'$  nord, découvrant l'île du Héraut et voyant à distance la ligne de la côte. Plus tard, les Américains établirent une pêcherie baleinière au delà du détroit de Behring, et l'un d'eux, le capitaine Long, suivit pour quelque distance la côte de Sibérie, et vit la terre septentrionale en 1867. Elle est maintenant marquée sur la carte sous le nom de Terre de Kellett.

Les observations d'Hedenström, d'Anjou et de Wrangell ont amené les géographes russes à conclure qu'il y a une partie de l'océan Polaire toujours mer libre, s'étendant de quelques 20 milles au nord des îles de la Nouvelle-Sibérie, à environ la même distance au large de la côte du continent, entre le cap Tchelagskoï et le cap Nord. Cette opinion repose sur les cas où des explorateurs, en mars et en avril, ont rencontré soit de l'eau libre couverte de glaçons flottants, ou une glace très mince, indiquant sa proximité, à différents points de cette ligne. L'amiral Wrangell pensait que le fait de vents du nord étant assez humides pour mouiller les vêtements de sa troupe, était une nouvelle preuve de l'existence d'une mer ouverte dans cette direction. En été, le courant le long de la côte de Sibérie est de l'est à l'ouest, et en automne, de

l'ouest à l'est. Les grands fleuves de la Sibérie apportent une immense quantité de bois qui est emportée par les courants et répandue au loin sur les rives arctiques. Quand la glace se brise, les eaux de ces fleuves contribuent à chasser les banquises de la côte. Le courant de l'ouest les porte ensuite en masses compactes vers l'Atlantique, et des millions de tonnes de glace vont ainsi grossir la masse glacée du Pôle et fondre annuellement entre le Groënland et Novaïa-Zemlia.

L'amiral Wrangell, usant d'une licence poétique bien permise, a appelé la mer libre au large de la côte de Sibérie « le grand incommensurable Océan » et depuis ce temps « la grande Polynia<sup>1</sup> » des Russes a été une phrase sur laquelle les théoriciens de la géographie ont fondé les hypothèses les plus hardies. Mais, dans toutes les parties des régions arctiques, la glace est plus ou moins en mouvement pendant l'été, de sorte que l'observation d'eau ouverte faite par Middendorf, près du cap de Taïmour en août, n'a rien de remarquable. Anjou et Wrangell, pendant les mois de mars et d'avril, trouvèrent la glace mince et en mauvais état, à une distance d'environ 100 milles de la côte, et, en une ou deux occasions, on vit au large une mer ouverte, couverte de fragments flottants de glace. Des vapeurs s'élevant à distance et des vents humides du nord furent regardés comme une preuve additionnelle de l'existence de cette grande Polynia.

Il n'y a aucune raison de douter que, par suite des forts courants et des ouragans, la glace est en mouvement au large de la côte de Sibérie très tôt dans l'année, donnant naissance à des Polynias ou chenaux et trous d'eau; mais, dans les observations des explorateurs russes, il n'y a rien qui garantisse la croyance en un « vaste incommensurable Océan. » La vapeur qui s'élève, si souvent mentionnée par Anjou, est causée par la marée faisant craquer la glace et ne prouve nullement l'existence d'une mer ouverte, et le phénomène de vents humides et de glaces en mauvais état, dénote justement ce que vit Anjou, — un espace limité de mer couvert de glaçons flottants. Il n'y a aucune preuve que la Polynia sibérienne du commencement du printemps soit plus étendue que ne puisse l'expliquer l'influence des vents et des courants. La faible glace où les Russes se virent arrêtés, était donc une mer très peu profonde, et ils ne mentionnent jamais de profondeur plus grande que 14 brasses. Les vents

1. Polynia signifie simplement un trou ou un chenal d'eau dans la glace. Ce terme s'applique à de semblables trous, quand la glace se brise dans la Néva. *Polyi* est un mot russe hors d'usage, signifiant « ouvert », *nya* la désinence féminine qui fait du mot un substantif.

peuvent donc aisément y produire des courants. A cette profondeur, les Russes rapportent que la glace s'épaississait jusqu'à ce qu'elle touchât le fond; dans de semblables circonstances, la pression de la glace en dérive était prodigieuse.

Il faut se rappeler que la condition exceptionnelle de la mer Polaire de la Sibérie n'empêchait jamais d'examiner la côte et qu'une glace faible ne se rencontrait qu'à distance de quelques milles de la terre.

Le dernier exploit des explorations russes en Sibérie a été l'examen de l'embouchure de l'Iénisséï par M. Schmidt.

En 1866, à la suite de la prétendue découverte d'un squelette de mammouth près du cours inférieur de l'Iénisséï, M. F. Schmidt fut envoyé par l'Académie Impériale des Sciences de Saint-Petersbourg pour diriger une reconnaissance entre l'Obi et l'Iénisséï, et pour développer l'œuvre de Middendorf dans cette région. Le récit de cette expédition a été publié dans les mémoires de l'Académie Impériale des Sciences de Saint-Petersbourg.

Un fait intéressant relatif au fleuve Iénisséï est la quantité immense de bois de dérive qu'on trouve sur ses rives. Sur les basses terres de l'estuaire, le bois est dispersé et, mêlé à la terre glaise et au sable, il forme l'élément principal de nombreuses îles qui se pressent à leur embouchure. On trouve de la tourbe en de nombreux endroits et des souches d'arbres qui montrent que la végétation s'étendait autrefois au nord beaucoup plus loin que maintenant. Là, aussi bien que dans la plupart des endroits en Sibérie, le mélèze (*larix Sibirica*) marque le commencement de la nature forestière. Quant on regarde de Dudino, tout ce qui est au sud de la Dudinka est forêt, tandis qu'au nord, on voit dans les creux du terrain des souches mortes d'arbres. A l'ouest, il y a une preuve que la végétation autrefois s'étendait plus loin au nord. La ligne de démarcation du mélèze court du lac de Pæssino dans la chaîne des monts Noril par environ  $67^{\circ} 50'$  de latitude nord (à l'est de l'Iénisséï) le long du fleuve Dudinka jusqu'à Dudino et de là le long de la rive droite de l'Iénisséï jusqu'à Sselækino; là, elle traverse l'Iénisséï, et de l'embouchure de la Keta elle court dans une direction sud-ouest, passant la Solenaya supérieure jusqu'au Tas inférieur. Au nord du mélèze, on rencontre deux arbres, la *Betula contorta* et l'*Abies obovata*, et sur l'Iénisséï et dans ses environs l'*Alnaster fruticosus*, sorte d'aulne qui pousse à la hauteur d'un homme jusqu'à  $70^{\circ} 50'$  nord de latitude et qui, par environ  $71^{\circ}$ , rampe sur le sol.

La population consiste entièrement en paysans russes qui sont partagés en deux

congrégations ou paroisses, les deux églises étant à Tourouchank et Dudino. De Tolstoï à Tourouchank se rencontrent de petits établissements d'une ou deux maisons dont le seul emploi consiste à s'occuper des communications postales. De Tolstoï au delà de l'embouchure de la Pyasina, des établissements ou groupes de maisons (bien qu'abandonnées depuis longtemps à cause de la sévérité du climat ou de la difficulté des communications) ont été marqués sur des cartes, ayant été copiés de cartes plus anciennes sans garanties suffisantes. Du milieu de juin à la fin d'août, les Samoyèdes et les Russes élèvent des tentes, des huttes en forme de dôme, faites de bois de dérive et de terre glaise, et de véritables maisonnettes avec des fenêtres et des poêles; et la préparation du poisson salé se fait activement à l'intérieur de ces cabanes et à bord des bateaux dans le fleuve. La *Toundra* est habitée par des Juracks, en outre de la population russe; ils pénètrent entre l'Obi et l'Iénisséï d'avril à octobre et, pendant les mois d'hiver, ils se retirent dans le cercle de Beresov de la province de Tobolsk.

Les travaux d'hommes comme Hedenström, Anjou, Wrangell, Lütke, Baer, Erman, Middendorf et Schmidt, permettent à la Russie de prendre rang près de l'Angleterre comme une nation qui s'est acquis de la gloire dans le noble champ des explorations arctiques. Les *Toundras* glacées et les côtes inhospitalières de la Sibirie septentrionale offrent de grands obstacles à une œuvre semblable, et ces obstacles ont été surmontés par une somme de persévérance énergique qui donne aux explorateurs russes une place élevée dans la liste glorieuse des célébrités arctiques. C'est à leurs efforts que nous devons l'examen et le lever consciencieux de plus d'un tiers de la région inconnue du Pôle, dont l'ensemble a été levé avec soin et décrit scientifiquement.

Le courage avec lequel Wrangell et Anjou se sont frayé un chemin sur une glace mince et en mauvais état, s'exposant ainsi eux-mêmes à des dangers peu ordinaires pour la cause de la science et par zèle pour les découvertes géographiques, excite notre plus vive admiration et à l'ouvrage charmant du baron de Wrangell nous devons une partie des connaissances que nous possédons d'une section considérable des abords de la Région inconnue.

C. H. MARKAM.

(Traduction de HENRI GAIDOZ.)

(A suivre.)

## CHRONIQUE DES VOYAGES

ET DE LA GÉOGRAPHIE

**Cochinchine :** La province de *Binh-Thuan*. — Cette province de l'Annam qui, par le traité de Hué, vient d'être adjointe à la Cochinchine française, a sa limite orientale sur la côte sud de la baie de Voung-Gang, c'est-à-dire à environ 40 kilomètres du cap Padaran. La limite vers l'intérieur n'a jamais été bien déterminée mais on la fraie généralement à la crête de la ligne de montagnes qui séparent le pays plat du centre de l'Indo-Chine. Il est vrai que cette ligne de montagnes s'avance en plusieurs endroits jusqu'à la mer, mais dans ces cas, en raison de l'étroitesse de la bande, on rattache au *Binh-Thuan* les populations éparses sur le versant intérieur.

Ces montagnes forment plusieurs étages et série d'anneaux, montueux, accidentés, boisés surtout, et très fréquentés par les fauves au nombre desquels il faut signaler le tigre, bien que le *Binh-Thuan* en soit en réalité moins infesté que les autres provinces limitrophes de l'Annam.

Ce sont ces mêmes montagnes qui à l'est enferment les bassins du Donnaï et du Mékong dont ils sont éloignés de quinze à vingt lieues, rarement plus. Cette proximité de la chaîne occasionne pour les deux fleuves un régime torrentiel au passage de ces parages et les rend très dangereux à la navigation.

On a longuement controversé sur les causes et les origines des miasmes paludéens de l'Indo-Chine, cette question a fait un pas décisif après que l'on eut constaté que le sommet des montagnes dont nous venons de parler, lorsqu'elles étaient dénudées, ne le cédait en rien en salubrité aux pays d'Europe. C'est alors qu'on reconnut que la puissante végétation de la péninsule était seule cause de tout le mal, et, comme l'a dit un voyageur, « c'est l'exubérance des forêts vierges qui cause l'empoisonnement sylvestre. » Dès que la végétation a été atténuée, régularisée, le pays redevient sain et acceptable pour l'Européen.

La partie de l'Indo-Chine où se forme le Donnaï, rivière de Saïgon, est extrêmement boisée, montagneuse. Les populations à demi-sauvages qui l'habitent sont les Moïs sur lesquels le *Journal des Voyages* a fourni il y a peu de temps de si curieux détails, puis encore les Stiengs et diverses autres tribus laotiennes. On ne connaît pas exactement le chiffre de population de ces diverses tribus mais on juge qu'il doit être assez élevé. Quant à la population du *Binh-Thuan* proprement dite, on l'évalue généralement à cent mille âmes.

**Le choléra aux îles Philippines.** — Ce n'est pas seulement en Égypte que le choléra a sévi avec une rigueur inusitée, les îles Philippines, pos-

sessions espagnoles de la mer de Chine, ont été également éprouvées. Dans les provinces de Pangarinan, de Bulacan, de Pampanga, les Indiens natifs ont succombé par milliers.

Dès le mois de septembre 1882 on était obligé de disperser la population de Manille où en dix jours (du 5 au 13) douze mille personnes avaient succombé. Surprises par cette invasion subite du fléau, les autorités n'avaient plus de moyen d'action; les remèdes, même les spiritueux, les couvertures, les cercueils manquaient à la fois. On se décida alors à disposer aux coins des rues de longues claies de bambou où l'on déposait les cadavres et qui étaient ensuite culbutées dans de larges tranchées.

C'étaient les galériens, les ouvriers du port, qui étaient chargés de la funèbre besogne, encore avait-on dû les réquisitionner.

À partir d'octobre le fléau diminua. La population blanche, moins éprouvée, regagna peu à peu ses habitations.

**Événements de mer.** — Les mois de novembre et décembre 1883 auront leur place marquée dans les époques néfastes des événements maritimes. De violentes tempêtes ont sévi sur toutes les côtes de l'Océan, de la Baltique, de la mer Noire et de la Méditerranée. Une quantité de navires ont été brisés à la côte ou ont disparu corps et biens; d'autres, moins atteints, ont été le théâtre de scènes tragiques.

Au nombre de ces derniers il faut citer le steamer transatlantique *Ville de Naples*. Ce navire, parti de Marseille pour Alger avec cinq cents jeunes soldats à bord, fut assailli pour une épouvantable tempête. Une panique se déclara parmi les soldats. Ils se crurent perdus et s'imaginant que le steamer ne tarderait pas à s'enfoncer dans les eaux, ils voulurent détacher les embarcations. L'équipage s'y opposa, les soldats de plus en plus épouvantés commencèrent à briser les cloisons pour s'en faire des moyens de salut. Un conscrit, devenu fou furieux, ouvrit son couteau et blessa mortellement un de ses camarades qui voulait le retenir. Deux autres furent grièvement atteints par le même forcené. En voyant la tempête se déchaîner avec une violence inouïe sur la côte d'Alger un autre soldat désespéré se jeta à la mer et ne fut sauvé qu'à grand'peine par le pilote qui venait au-devant du navire. Enfin la *Ville de Naples* put entrer sans grandes avaries dans le port d'Alger. De sa vie le capitaine n'avait vu une mer aussi démontée.

### LA GÉOGRAPHIE PITTORESQUE

DES CINQ PARTIES DU MONDE

paraît en ce moment par livraisons à 10 centimes et séries à 50 centimes qu'on peut se procurer chez tous les dépositaires du *JOURNAL DES VOYAGES*.

Le gérant : PAUL GENAY.

Scieux. — Imp. Charairo et fils.